

Cinéma, cinéma

La tête basculée en arrière, le regard fixé vers le ciel, les traits du visage tirés par l'intensité de l'émotion, les bras tournoyant à l'horizontal, il éprouve le vertige de l'envol. C'est la première fois que Stavros prononce l'incantation qui donna son titre au film : *America, America*. La terre natale, avec ses souffrances, sa misère, sa violence, est loin derrière lui. La terre rêvée, riche de toutes les promesses, se laisse deviner au bout de cette nuit noire qui n'en finit pas. Stavros est dans un entre-deux, déjà parti, mais pas encore vraiment arrivé, sur ce navire qui faillit être son tombeau : son désir d'Amérique est à portée de main, son Anatolie natale n'est plus. Il vit intensément ce moment unique, source de souffrance et d'extase, à la fois rupture avec un passé et fondation d'un avenir. Son corps, tendu dans un mouvement ascensionnel, exprime les déchirements de celui qui choisit l'exil, sa force et sa solitude. Stavros est en effet terriblement seul : alors même qu'il est en train de crier au monde les secrets de son identité, deux couples passent derrière lui et suivent une direction diamétralement opposée à la sienne. Le rire condescendant laisse deviner l'incompréhension et l'indifférence que ces riches Américains éprouvent devant la danse du jeune exilé. Les robes blanches des deux femmes s'écrasent dans le sol selon une composition géométrique inverse de celle du mouvement de Stavros. Tout les oppose, et le drame à venir est déjà là dans cette image, incroyablement dynamique : la